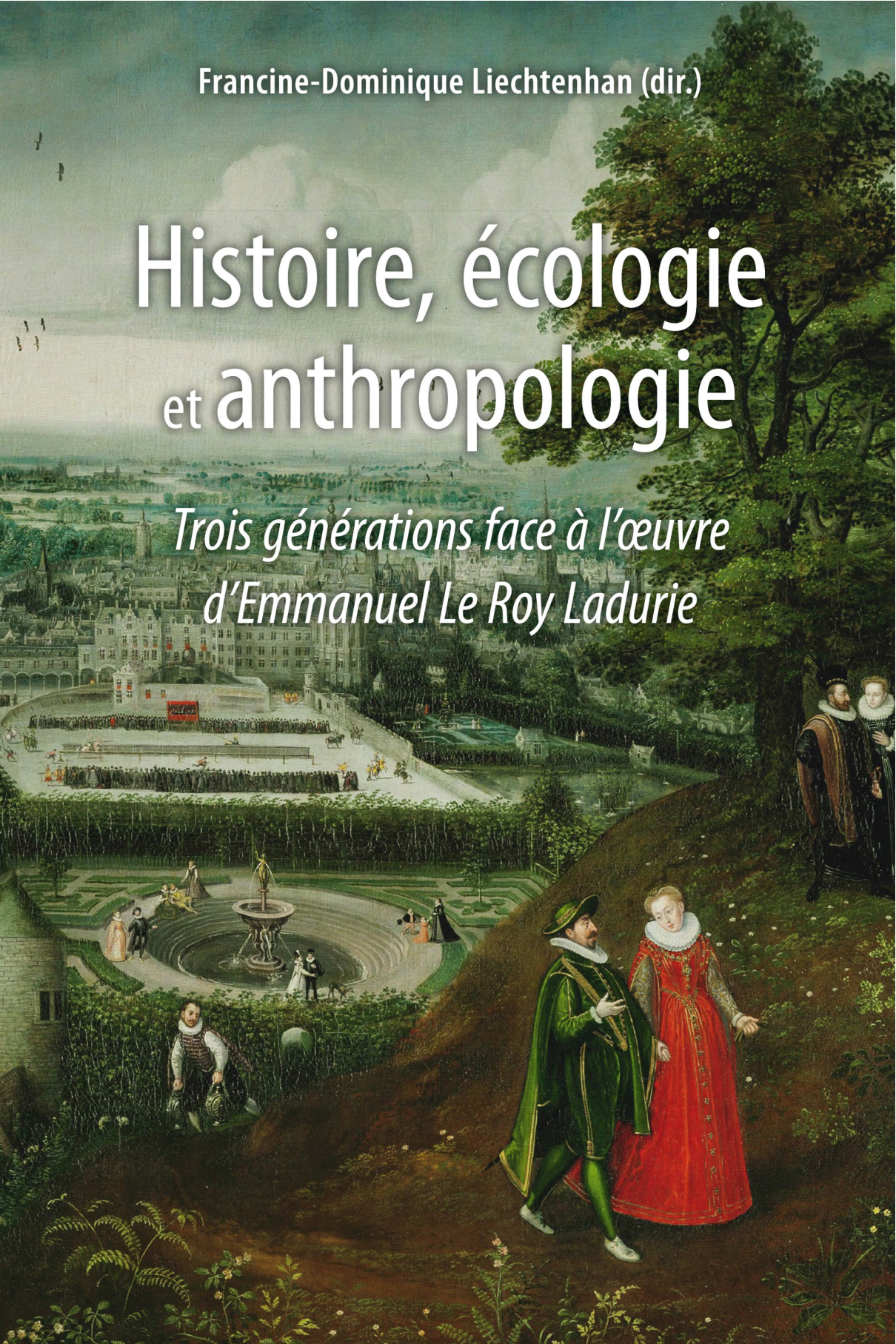


Francine-Dominique Liechtenhan (dir.)

Histoire, écologie et anthropologie

*Trois générations face à l'œuvre
d'Emmanuel Le Roy Ladurie*



HISTOIRE, ÉCOLOGIE ET ANTHROPOLOGIE

Dernières parutions

- La Société de construction des Batignolles.
Des origines à la Première Guerre
mondiale (1846-1914)*
Rang-Ri Park-Barjot
- Transferts de technologies en Méditerranée*
Michèle Merger (dir.)
- Industrie et politique
en Europe occidentale et aux États-Unis
(XIX^e et XX^e siècles)*
Olivier Dard, Didier Musiedlak,
Éric Anceau, Jean Garrigues,
Dominique Barjot (dir.)
- Maisons parisiennes des Lumières*
Youri Carbonnier
- Les idées passent-elles la Manche ?
Savoirs, représentations, pratiques
(France-Angleterre, X^e-XX^e siècles)*
Jean-Philippe Genet &
François-Joseph Ruggiu (dir.)
- Les Sociétés urbaines au XVII^e siècle.
Angleterre, France, Espagne*
Jean-Pierre Poussou (dir.)
- Noms et destins des Sans Famille*
Jean-Pierre Bardet & Guy Brunet (dir.)
- L'Individu et la famille dans les sociétés
urbaines anglaise et française (1720-1780)*
François-Joseph Ruggiu
- Les Orphelins de Paris.
Enfants et assistance aux XVI^e-XVIII^e siècles*
Isabelle Robin-Romero
- Les Préfets de Gambetta*
Vincent Wright
- Le Prince et la République
Historiographie, pouvoirs et société
dans la Florence des Médicis au XVII^e siècle*
Caroline Callard
- Histoire des familles, des démographies
et des comportements
En hommage à Jean-Pierre Bardet*
Jean-Pierre Poussou &
Isabelle Robin-Romero (dir.)
- La Voirie bordelaise au XIX^e siècle*
Sylvain Schoonbaert
- Fortuna. Usages politiques d'une allégorie
morale à la Renaissance*
Florence Buttay-Jutier
- Des paysans attachés à la terre ?
Familles, marchés et patrimoine
dans la région de Vernon (1750-1830)*
Fabrice Boudjaaba
- La Défense du travail national ?
L'incidence du protectionnisme
sur l'industrie en Europe (1870-1914)*
Jean-Pierre Dormois
- L'Informatique en France
de la seconde guerre mondiale au Plan Calcul,
L'émergence d'une science*
Pierre-Éric Mounier-Kuhn
- In Nature We Trust
Les paysages anglais à l'ère industrielle*
Charles-François Mathis
- Les Passions d'un historien.
Mélanges en l'honneur de Jean-Pierre Poussou*
- La Grâce du roi.
Les lettres de clémence de Grande Chancellerie
au XVIII^e siècle*
Reynald Abad

Francine-Dominique Liechtenhan (dir.)

Histoire, écologie et anthropologie

Trois générations face à l'œuvre
d'Emmanuel Le Roy Ladurie



AVANT-PROPOS

Francine-Dominique Liechtenhan
Centre Roland Mousnier, CNRS

Le 19 juillet 2009, Emmanuel Le Roy Ladurie fêta son quatre-vingtième anniversaire dans l'intimité familiale. Pour ses amis, collègues et élèves, auxquels s'associa une jeune génération de chercheurs inspirés de l'œuvre de ce grand historien, l'organisation d'un colloque en son hommage s'imposait. Nous affrontions cependant une difficulté majeure ; face à l'immensité de l'œuvre d'Emmanuel Le Roy Ladurie, la chronologie couvrant plus d'un millénaire, il fallait faire des choix thématiques.

Au fil de sa longue carrière, et de nos jours encore, rien n'échappe à la curiosité d'Emmanuel Le Roy Ladurie, des registres d'inquisition d'un abbé promis à devenir pape d'Avignon, aux récits de voyage d'une famille suisse, les Platter, aux *Mémoires* de Saint-Simon – et nous nous contentons de ne citer que ces trois sujets de son immense bibliographie – il offre toujours une vision pluridimensionnelle de l'époque choisie en y associant d'autres disciplines, la géographie, la climatologie, l'anthropologie ou encore la sociologie. Il cherche son inspiration dans les champs les plus divers, les combine, les associe et donne ainsi lieu à de nouvelles impulsions historiographiques. Ses travaux sur le climat, débutés sur un mode prémonitoire dans les années 1970, trouvent leur apogée en ce début du XXI^e siècle avec les quatre magistraux volumes sur *l'Histoire du climat*, retraçant, à l'échelle européenne, plus de mille ans de fluctuations des températures, d'intempéries, de sécheresses et leurs suites comme les mauvaises récoltes, les disettes, les épidémies et le réchauffement climatique. Il l'a réalisé avec des équipes de météorologues, de climatologues, de géographes et bien sûr d'historiens, témoignant une fois de plus de l'exceptionnelle pluridisciplinarité de sa recherche et de son esprit d'ouverture. Nous avons ainsi choisi des champs thématiques qui s'articulent autour de ses plus récents ouvrages : l'histoire du climat indissociable d'une approche basée sur des moyens techniques récents, Emmanuel Le Roy Ladurie étant un des pionniers de l'utilisation de l'informatique pour cerner les événements les plus lointains ; la saga des Platter retraçant, à travers les récits autobiographiques de trois générations, la montée d'une famille d'origine valaisanne dans la bonne bourgeoisie de Bâle, ville

universitaire importante au XVI^e siècles ; enfin, nous avons retenu cette société de cour chère à Saint-Simon. Emmanuel Le Roy Ladurie aborda les réseaux établis par le petit duc grâce à la statistique et par un recours à l'anthropologie hiérarchique, l'une et l'autre le situant sur un territoire différent de celui qu'avait exploré Norbert Élias.

8 Les actes du colloque organisé en l'honneur d'Emmanuel Le Roy Ladurie, intitulés « Histoire, écologie et anthropologie », réunissent trois générations de chercheurs venus de plusieurs pays : des collègues de sa génération, ou presque, dont l'œuvre a évolué simultanément avec la sienne, ses élèves et de très jeunes doctorants ou post-doctorants qui le connaissent par leurs lectures ou l'influence de leurs directeurs de thèse. Il nous paraissait particulièrement important d'y associer des chercheurs venus d'Europe méridionale ou orientale où, dans ce dernier cas, les livres d'E. Le Roy Ladurie furent tardivement traduits ; leur influence pèse actuellement de tout leur poids sur une historiographie en pleine transformation. Les articles consacrés à son œuvre présentent à la fois des bilans et des ouvertures vers de nouvelles recherches, la thématique s'échelonnant du Moyen Âge à l'époque contemporaine avec la parution d'une nouvelle synthèse sur l'histoire du climat. Ce recueil s'ouvre sur une étude inédite d'Emmanuel Le Roy Ladurie consacrée aux minorités françaises, un périple à travers les régions de France qui crée un pendant avec la dernière partie de l'ouvrage, les Itinérances, qui nous font voyager à travers la fortune de l'œuvre de ce célèbre historien.

Le présent ouvrage tient compte des sujets évoqués ci-dessous. Une large place est ainsi accordée aux problèmes climatiques et à leur histoire ; la culture du vin, l'évolution de sa qualité, forment un premier volet associé à des sujets chers à Emmanuel Le Roy Ladurie, comme la glaciologie, la démographie et l'anthropométrie.

La deuxième partie de ces hommages est consacrée au *Siècle des Platter*, en particulier aux thèmes centraux qui s'en dégagent : l'héritage d'Erasmus ou les guerres de religion dont père et fils furent les témoins privilégiés. Les journaux intimes et les relations de voyage de cette fratrie se prêtent aussi à l'histoire comparée, ou à l'analyse d'une certaine altérité, leurs récits offrant d'impressionnants tableaux de la France méridionale, de l'Espagne, des Flandres et de l'Angleterre à une époque de troubles religieux.

Une importante partie du volume reprend une idée majeure d'Emmanuel Le Roy Ladurie : le système de cour qu'il avait étudié en s'appuyant sur l'œuvre de Saint-Simon. Outre la présentation d'un manuscrit inédit, une attention particulière est portée aux femmes dans la hiérarchie princière, au cérémonial et à un autre aspect plus futile, mais seulement en apparence, du système de cour : la perruque, signe d'appartenance sociale, de richesse et de dignité. Le contrecoup

révolutionnaire, avec sa critique de la royauté, s'articule logiquement avec une analyse dépréciative du système de cour.

Ce recueil se clôt sur des réflexions sur les retombées de l'œuvre d'Emmanuel Le Roy Ladurie à l'étranger, en particulier en Europe de l'Est où sa pluridisciplinarité déconcerta des générations d'historiens férus de positivisme. Ces actes sont ainsi destinés à montrer l'influence de l'œuvre d'Emmanuel Le Roy Ladurie sur plusieurs générations d'historiens, influence destinée à se poursuivre dans la recherche française et bien au-delà, dans les pays les plus lointains.

*
* *

Toute notre reconnaissance va à Hélène Carrère d'Encausse, secrétaire perpétuel de l'Académie française, qui a accepté d'inaugurer ce colloque ; elle a aussi créé le lien qui nous a permis d'organiser cette rencontre en ce lieu prestigieux qu'est la Fondation Singer-Polignac. Nous ne saurions assez remercier son président Yves Pouliquen et son équipe de la parfaite organisation de ces journées mémorables. La contribution efficace des présidents de séance nous ont permis de respecter la discipline indispensable à la réussite d'une telle rencontre internationale. Notre reconnaissance va ainsi, selon l'ordre de leur intervention, au président Jean-Robert Pitte (de l'Institut), à Dominique Bourel (Centre Roland Mousnier, CNRS), Maurice Aymard (Maison des sciences de l'Homme, Paris), Bernard Cottret (Université de Versailles Saint-Quentin), Bernard Garnier (Centre d'histoire quantitative, Caen), Reynald Abad (Centre Roland Mousnier, Université Paris-Sorbonne), Daniel Roche (Collège de France) et à celui qui, depuis des années, a suivi et édité les œuvres d'Emmanuel Le Roy Ladurie : Denis Maraval qui signe aussi la postface de ce présent recueil. Enfin, nous ne saurions oublier Xavier Labat Saint Vincent qui a contribué, par ses relectures, à préparer l'édition de ces actes.

DEUXIÈME PARTIE

Autour des Platter

L'ŒIL DU TOURISTE À MARSEILLE :
DE L'ÉTUDIANT BÂLOIS THOMAS PLATTER (1597)
AU DOMINICAIN AVENTURIER JEAN-BAPTISTE LABAT (1706)

André Zysberg
Université de Caen, CRHQ

Quel est le regard des visiteurs sur Marseille au XVII^e siècle ? Nous connaissons au moins ceux qui ont laissé une relation de voyage imprimée ou manuscrite, cette « truffe » si prisée des historiens qui leur permet de faire tourner la machine à remonter le temps. Sans prétendre élaborer une « typologie », on peut esquisser un portrait de groupe des touristes qui séjournent dans la cité phocéenne à un tournant de son histoire, durant le règne de Louis XIV, lorsque Marseille sort du corset de pierre de son enceinte antique et médiévale pour former une ville neuve moyennant l'opération de l'agrandissement¹. Les Français sont les plus nombreux, Parisiens autant que provinciaux, ceux-ci originaires de Lille, de Lyon, de Bordeaux et d'autres villes, de la France urbaine plutôt que de la France des campagnes². On compte aussi des étrangers, comme le Napolitain Gemelli Carreri, qui fit étape à Marseille en 1697³. Cependant, on ne s'étonnera pas de constater que la nation la plus représentée est l'anglaise, car le « Tour » d'Europe (c'est l'étymologie du mot touriste) faisait partie intégrante de l'éducation des aristocrates britanniques, comme on le vérifie dans la relation publiée en 1705 par William Bromley, qui s'intitule *Remarks in the grand tour of France and Italy*. Marseille, à cet égard, n'est rien d'autre que la « Porte de Rome », une halte sur la route d'Italie. Les Suisses et les Allemands viennent en seconde position, dont le Bâlois Thomas Platter⁴.

- 1 Voir Gaston Rambert, *Marseille. La formation d'une grande cité moderne*, Marseille, Éditions du Sémaphore, 1934.
- 2 Sur les voyageurs français, voir *Les Provinciaux sous Louis XIV. Actes du V^e colloque de Marseille, 1975*, publiés dans la revue *Marseille*, n° 101, 1975, et Louise Godard de Donville, « Le pittoresque marseillais d'après les récits de voyageurs », *Marseille*, n° 122, 1980, p. 115-121.
- 3 Gemelli Carreri, *Viaggio intorno al mondo*, Napoli, [s.n.], 1708.
- 4 E. Le Roy Ladurie et F.-D. Liechtenhan, *Le Voyage de Thomas Platter (1595-1599). Le siècle des Platter II*, Paris, Fayard, 2000.

Étudiant en médecine à l'université de Montpellier, Platter s'embarque à l'aube du 10 février 1597 sur la plage de Maguelonne, gagne une grosse tartane au mouillage, avec laquelle il traverse le delta du Rhône. Il remarque l'intensité du trafic fluvio-maritime, aperçoit les Saintes-Marie, Fos, Port-de-Bouc, Martigues, Carry-le-Rouet, passe entre Pomègues et Ratonneau (les îles du Frioul), avant d'arriver de très bonne heure, devant la tour Saint-Jean. Un brin agacé, Thomas Platter, ne manque pas de noter que le soleil brille déjà depuis un bon moment lorsque les employés daignent lever la chaîne barrant l'entrée du port, et il doit répondre (avec ses autres compagnons de voyage, des étudiants allemands) à un interrogatoire : « D'où venez-vous ? Qui êtes-vous ? Que voulez-vous faire ici ? Chez qui voulez-vous descendre ? ». Ces questions s'expliquent par la crainte de la peste, qui arrivait par mer avec des bateaux provenant du Levant, du Maghreb, parfois d'Espagne et d'Italie. Après avoir montré patte blanche (un sauf-conduit délivré par l'autorité de Maguelonne), Thomas Platter précise qu'il se logera chez un hôte néerlandais, David Flaman, qui a déjà hébergé des voyageurs de son pays, mais n'exerce pas officiellement le métier d'aubergiste. Résidant une grosse semaine à Marseille, Platter se comporte en touriste modèle, sait s'informer, observer s'intéresse à tout, y compris aux Marseillaises, qu'il dépeint comme « de jolies femmes, joyeuses, pétulantes [...] très souvent privées de leurs époux, quand ceux-ci font des traversées maritimes. Et donc leurs maris leur rapportent ces cadeaux magnifiques [des colliers de perle] en guise de plaisante compensation ».

D'autres touristes ciblent plus étroitement leur visite selon leurs centres d'intérêt. Vers 1675, un médecin d'origine helvétique, Jacob Spon, qui voyage en compagnie d'un gentilhomme anglais, est fasciné par la découverte d'un crâne monstrueux, dont la description occupe la majeure partie de ses impressions sur Marseille :

Les deux citadelles, écrit-il, et l'arsenal sont en bon état, et ce sont des choses dignes de la curiosité des étrangers ; mais comme je ne me pique pas de m'y entendre, je ne vous en marquerai aucune particularité. J'aime mieux vous entretenir d'une tête prodigieusement grosse que l'on conserve au couvent de l'Observance [les observantins ou frères mineurs de saint François]. C'était la tête d'un nommé Borduni, fils d'un notaire de Marseille. Il mourut, il y a environ soixante ans, âgé de cinquante. Des religieux de ce couvent, qui l'ont vu, m'ont assuré qu'il n'avait pas plus de quatre pieds de haut, et néanmoins sa tête en a trois de tour par les côtés, et moins d'un pied de hauteur. Les os, à force de s'élargir, étaient devenus fort minces, et entrouverts de la largeur d'un écu, à l'endroit où la suture sagittale se rencontre avec la coronale, qu'on appelle aussi la fontanelle, et au derrière de la tête à l'occipitale. Bien qu'il eût beaucoup

de cervelle, il n'en n'avait pas plus d'esprit pour cela, et c'était un proverbe qui courait dans Marseille : "Tu n'as pas plus de cervelle que Borduni". Quand il devint âgé, il ne pouvait plus soutenir sa tête sans l'appuyer sur un coussin. Il avait été enterré à l'Observance, et comme on creusait dans leur cimetière il y a quelques années, on y trouva ce crâne, qu'on a depuis conservé par rareté⁵.

Loin de cette curiosité macabre, un botaniste fameux, Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708), a laissé le récit enthousiaste de son passage à Marseille. Né à Aix-en-Provence, Pitton de Tournefort étudia à Montpellier, herborisa dans la péninsule ibérique, enfin travailla à Paris au « jardin du Roi », avant d'être chargé d'une expédition scientifique en Asie Mineure et en Perse, dont il rapporta le rhododendron. Parti de la capitale en diligence le 9 mars 1700, Tournefort ne met qu'une semaine pour atteindre Lyon, soit deux fois moins de temps que la moyenne des voyageurs (il est missionné par le roi), puis descend le Rhône en deux jours jusqu'en Avignon, gagne sa ville natale le 19 mars, où il prend le temps de voir sa famille et ses amis, enfin arrive à Marseille le 27 mars, afin de s'embarquer : « comme il n'y avait point de bâtiment prêt à partir pour le Levant, écrit-il, nous eûmes tout le temps de considérer les beautés de cette ville et d'admirer les changements qu'on y a fait sous ce règne ». Témoin de la rénovation urbaine de Marseille au temps du Roi-Soleil, Pitton de Tournefort dresse le portrait d'une ville magnifique, à la fois commerçante et savante, digne de la Marseille gréco-romaine où s'épanouissaient les arts⁶.

Les origines sociales de ces touristes sont difficiles à cerner. Parmi ceux qui ont laissé la trace imprimée de leur passage, nous ne comptons aucun paysan, aucun artisan, ni même aucun marchand, alors que ces derniers étaient pourtant très mobiles, familiers des ports, des foires et des marchés, comme la fameuse foire de Beaucaire, le plus important rendez-vous commercial de la France méridionale. Le tourisme à cette époque demeure avant tout l'occupation de l'élite, le sport intellectuel de la noblesse vivant de ses rentes et voyageant à son aise pour le plaisir de découvrir le monde. Des gens bien nés ou qui prétendant l'être, comme Balthasar Grangier de Liverdis, qui se trouve à Marseille vers 1660 et publie en 1670 son *Journal d'un voyage de France et d'Italie fait par un gentilhomme français*. Cependant, certains d'entre eux sont devenus des touristes professionnels, publiant des guides plutôt que des récits de voyages. C'est le cas d'Alfred Jouvin de Rochefort, dont le *Voyageur d'Europe*, paraît en 1672, ou de celui de Jean de Préchac, auteur de la *Relation d'un voyage fait*

5 Jacob Spon, *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et de Levant*, Lyon, Cellier fils, 1678, t. 1, p. 22-24.

6 Joseph Pitton de Tournefort, *Relation d'un voyage du Levant fait par ordre du Roi*, Paris, Imprimerie royale, 1717.

en Provence contenant les antiquités les plus curieuses de chaque ville et plusieurs histoires galantes, édité à Paris en 1683. Cette dernière relation sert de prétexte à la narration d'intrigues amoureuses, qui occupent beaucoup plus de place que la description des monuments.

158

La catégorie la mieux reconnue est celle des ecclésiastiques. Ce sont surtout des moines qui se rendent à Rome, capitale de la catholicité et siège central des grands Ordres, afin d'y régler les affaires concernant leur situation personnelle ou leur couvent. Comme tant d'autres voyageurs, ces clercs font étape à Marseille pour trouver un passage vers Gênes, Civita-Vecchia ou un autre port d'Italie. Ils mènent une vie de « routard », se logeant et se nourrissant à bon marché dans les maisons de leur Ordre ou à défaut dans les hôpitaux. Quelques-uns d'entre eux se baladent uniquement pour leur plaisir, comme Georges Martin, prêtre rouennais, qui sillonne la Provence en 1671, auteur du *Confiteor de l'infidèle voyageur*, publié à Lyon en 1680. On remarque aussi la présence de pèlerins, car Marseille servait également de port d'embarquement pour les Lieux saints : c'est le cas de Barthélémy Deschamps, qui décrit Marseille vers 1655⁷. Parmi ces religieux nomades, nous trouvons un personnage truculent et turbulent, le dominicain Jean-Baptiste Labat, fils de bourgeois parisien, qui a passé une partie de sa vie dans les Antilles, où il a mené une existence d'aventurier. Ami des flibustiers, il prend part à plusieurs expéditions de course, puis il exerce tour à tour les métiers d'architecte (il a dirigé la construction de fortifications côtières en Guadeloupe, où l'on montre encore la « Tour du Père Labat », de planteur (une marque rhum de l'île Marie-Galante porte aujourd'hui son nom, car il aurait amélioré la technique de distillation du jus de canne à sucre) et accessoirement de prédicateur... Contraint de quitter les Îles en 1706 pour cause d'indiscipline, il voyage en Italie et en Espagne, passant à trois reprises par Marseille au tout début du XVIII^e siècle. Revenu en France, le P. Labat publie les récits de ses diverses pérégrinations. La pertinence, la richesse et aussi l'humour de ses remarques en font l'observateur le plus incisif de la vie marseillaise autour des années 1700⁸.

Marseille apparaît également présente parmi les écrivains et des érudits du XVII^e siècle. Cette promenade littéraire permet de rencontrer des gens d'esprit, comme Bachaumont et La Chapelle, mais ce tandem ne s'intéresse qu'au muscat de la Ciotat, et dénigre assez méchamment le peu de choses entrevues à Marseille. De même le voyageur hellénisant Jean-Jacques Bouchard, en route vers Rome, ne détaille que son repas dégusté dans une excellente auberge marseillaise :

7 Barthélemy Deschamps, *Voyage de la Terre Sainte et du Levant*, Liège, P. Danthez, 1678.

8 Jean-Baptiste Labat, *Voyages du P. Labat en Espagne et Italie*, Paris, J.-B. et C.-J.-B. Delespine, 1730, t. II.

un pâté très délicat, un couple de perdrix, du vin et des fruits excellents, le tout pour vingt sols, soit une addition très salée équivalent au prix de deux à trois journées de travail d'un manœuvre sous le règne de Louis XIII. Un poète tel que d'Assoucy ne retient que le contenu du pot de chambre qui a été versé sur sa tête en passant dans une rue de la ville : « quand il pleut à Marseille, écrit-il, les feutres sans respect de Castor ni de Pollux y reçoivent de vilains outrages ». Trois figures se distinguent dans cette galerie de portraits littéraires, celles de trois femmes qui ont écrit toutes les trois des lettres vibrantes de sensibilité et de couleur sur Marseille : il s'agit de Madeleine de Scudéry, de la marquise de Sévigné et de Marie-Madeleine de Scudéry.

La première, Madeleine de Scudéry, arrive à Marseille en décembre 1644, accompagnant son frère aîné, Georges, nommé gouverneur du fort de Notre-Dame de la Garde : une sinécure, qui procure une modeste pension à ce gentilhomme toujours désargenté. Après une brève carrière militaire achevée vers 1630 au service du duc de Savoie, Georges de Scudéry éprouve l'ambition de devenir un grand écrivain. Il ferraille contre Corneille pour plaire au cardinal de Richelieu et compose des tragédies exécrables qui sont des « fours » absolus. C'est sa sœur cadette, Madeleine, qui a du talent à revendre et tient la plume pour éditer la série de romans fleuves, qu'ils signent d'abord tous les deux. Surnommée « Sapho », Madeleine de Scudéry fut aussi une ardente « féministe », l'une des « précieuses » injustement brocardées par Molière. Marseille, où les Scudéry, frère et sœur, vivent pendant trois ans, représente une riche source d'inspiration pour la créative Madeleine, fascinée par cette ville, comme en témoigne le bouquet de superbes lettres qu'elle écrit à l'une de ses confidentes, Angélique Paulet, fille d'un financier et « lionne » du cercle de la marquise de Rambouillet⁹. Une autre de ses bonnes amies, la marquise de Sévigné, séjourna à Marseille, au moins à deux reprises. C'est en mariant sa très chère fille, Françoise Marguerite, au comte de Grignan, lieutenant général du roi en Provence, que cette Parisienne du Marais apprend à connaître le Midi. « Votre Méditerranée », écrit-elle avec dépit à la comtesse de Grignan, comme s'il s'agissait d'affronter une rivale, tout en éprouvant un mélange de fascination et de répulsion pour cette province lointaine, presque exotique, où vit sa fille, qui est devenue une Provençale d'adoption : « Pourquoi êtes-vous si extravagants, demande la marquise. Chez vous, il n'y a rien de doux, de tempéré. Tout est extrême, vos chaleurs, vos sereins, vos bises, vos pluies hors de saison ». Parce que la comtesse de Grignan apprécie la sociabilité marseillaise, les bals, les fêtes, l'opéra, les flirts avec les officiers des galères,

⁹ Rathery et Bourdon, *Mademoiselle de Scudéry. Sa vie et sa correspondance avec un choix de ses poésies*, Paris, O. Lorenz, 1873.

mais aussi toutes les pulsations de cette ville si animée, Madame de Sévigné s'intéresse à Marseille et note tout ce qui peut la rapprocher de cette ville où sa fille aime séjourner. Reçoit-elle à dîner le fameux prédicateur Mascaron, elle écrit : « Il est de Marseille et a trouvé fort bon d'entendre parler de Provence ». Enfin, après avoir passé l'été, l'automne et une partie de l'hiver 1672 auprès de sa fille, la marquise de Sévigné se rend à Marseille, vers la fin de janvier 1673, en compagnie de son gendre. Les échevins lui font porter le présent de bienvenue que la ville offrait aux personnalités de passage : « À Madame de Cévigny (*sic*) venant de la cour, douze boîtes de confiture, six douzaines de flambeaux de cire et douze bouteilles de vin ». Comme sa chère fille est restée à Grignan, la marquise ne résiste pas au désir de lui expédier trois lettres en trois jours, dont la dernière écrite à minuit. Elle se déclare « charmée de la beauté singulière de cette ville » et elle ajoute avec perspicacité : « Je demande pardon à Aix, mais Marseille est bien plus joli et est plus peuplé que Paris à proportion ; il y a cent mille âmes. De vous dire combien il y en a de belles, c'est ce que je n'ai pas le loisir de compter. L'air en gros y est un peu scélérat »¹⁰. Notre troisième femme de lettres, n'est autre que l'épouse de Georges de Scudéry, une châtelaine du Cotentin que celui-ci a rencontrée en Normandie, à l'époque de la Fronde. Pétillante d'esprit, très romanesque aussi, grande lectrice des histoires d'amour imaginées par sa belle-sœur, Marie-Madeleine de Martinvast, s'enflamme pour le « Grand Georges », devient son égérie (elle a 27 ans, quand il a dépassé la cinquantaine) et suit ce « *looser* » jusqu'à Marseille en 1661, afin qu'il puisse récupérer le gouvernement de Notre-Dame de la Garde, que Mazarin a voulu lui enlever. Durant le second séjour de Georges de Scudéry à Marseille, épisode à vrai dire peu glorieux, Marie-Madeleine écrit plusieurs lettres à sa chère tante de Normandie, où elle évoque avec beaucoup d'humour sa déconvenue, car son mari lui avait vanté le fort de la Garde comme un château magnifique dont elle serait la reine, une demeure de légende, une merveille comparable au Mont-Saint-Michel :

Oh ! Quelle piperie que ce voyage ! Quelle misère et quel abandon, et quel délabrement en ce château ! Les clefs étaient rouillées et n'avaient point tourné dans la serrure depuis vingt ans. Les rats couraient par la chambre, et ils avaient mangé les vieux sièges. Il m'a sauté au nez une puanteur fade qui l'a renversée. Les araignées et toutes sortes de malignes bêtes couvraient les murs. Je n'ai senti de ma vie un ennui pareil. Moi qui ai tant peur de la pauvreté, et qui la fuis comme je peux, son horrible image me suit partout.

¹⁰ *Madame de Sévigné : lettres*, éd. Gérard Gailly, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1953-1957, 3 vol.

Cependant l'horizon se dégage, le soleil revient, Mazarin meurt, Georges conserve son gouvernement si haut perché et Marie-Madeleine de Scudéry tombe amoureuse de Marseille, ce qui nous vaut des lettres lumineuses, emplies de couleurs et d'odeurs, peut-être quelques-uns des textes les plus sensibles que l'on ait écrit sur cette ville au xvii^e siècle¹¹.

« Ville très célèbre ! Marsilia, Massilia, Massalia ! », s'exclame Félix Platter en débarquant sur le quai du Vieux-Port, comme s'il touchait la Terre promise. Grangier de Liverdis évoque « la République très florissante, considérable pour ses forces et pour son antiquité ; illustre en ses victoires qu'elle remporta contre les Gaulois, Carthaginois si célèbre par son Académie, que Pline l'a appelée Athénopolis ». Jordan situe assez exactement la naissance de Marseille « six cents trente-trois ans avant la naissance de notre Seigneur », tandis que Préchac brosse une large fresque chronologique allant des origines grecques de la cité à son intégration au royaume de France. Cependant, les mêmes relations de voyages observent qu'il ne subsiste rien du patrimoine de la Marseille grecque :

On y trouve aucun reste de cette ancienne magnificence, écrit Joseph Pitton de Tournefort ; en vain y chercherait-on les fondements des temples d'Apollon et de Diane, que les habitants de la ville de Phocée, ses fondateurs, y avaient bâtis. Nous savons seulement que ces édifices étaient sur le haut de la ville. On ignore aussi l'endroit où Pythéas fit dresser cette célèbre aiguille pour déterminer la hauteur du pôle de Marseille. Pythéas, qui était de cette ville, et qui vivait du temps d'Alexandre, a été selon Monsieur Gassendi le plus ancien de tous les gens de lettres qu'on ait vus en Occident¹².

La plus ancienne ville de France est aussi l'une des plus vastes, puisque la superficie du territoire de Marseille s'étend sur près de 25 000 hectares, dont les limites touchent Allauch au nord, Cassis à l'est et Septèmes-les-Vallons vers l'ouest. Cependant, jusqu'au milieu du xvii^e siècle, la cité intra-muros ne couvre qu'une soixantaine d'hectares. Un corset de collines escarpées enserre Marseille. Les rues sont parfois si escarpées que l'une d'elles prend le nom de « Roumpo Cuou ». En arrivant par la route d'Aix, l'on aperçoit la cascade des toits de tuiles ocre, que caresse la lumière dorée du soleil, comme si la ville dégringolait vers le port, concert baroque de hautes maisons au coude à coude, de clochers, de tours et de moulins. Le voyageur découvre cette « grosse ville roussâtre, pleine d'un bruit sans nom ». Une ville maritime également,

11 Ces lettres ont été publiées par Charles-Philippe de Chennevières-Pointel sous le titre *Historiettes baguenaudières par un Normand*, Aix, Aubin, 1845. Non paginé (nous avons utilisé une copie électronique de cet ouvrage réalisée par la bibliothèque municipale de Lisieux).

12 J. Pitton de Tournefort, *Relation d'un voyage du Levant*, op. cit., p. 7.

car les plans des années 1570-1650 nous montrent Marseille comme une presqu'île, dont la pointe occidentale se tourne vers la mer, qui la borde sur trois côtés. Le panorama le plus large s'observe depuis le sommet de Notre-Dame de la Garde :

Il y a quatre aspects différents qui sont admirables, écrit Madeleine de Scudéry. D'un côté, l'on a le port et la ville de Marseille sous ses pieds, et si près, que l'on entend les hautbois de vingt-deux galères qui y sont ; de l'autre, l'on découvre plus de 12 000 bastides, pour parler en termes du pays ; du troisième, on voit les îles et la mer à perte de vue ; et du quatrième, sans rien voir de tout ce que je viens de dire, on n'aperçoit qu'un grand désert tout hérissé des pointes de rochers, et où la stérilité et la solitude sont aussi affreuses que l'abondance est agréable dans tous les autres endroits.

162 Le climat séduit les touristes, surtout la douceur hivernale, tant que le mistral ne se met pas de la partie. Dans sa lettre du 27 décembre 1644, Madeleine de Scudéry est éblouie et déclare à son amie, Angélique Paulet :

la beauté de l'hiver de Marseille fait honte au printemps de Paris. L'hiver qui aux lieux où vous êtes, est tout hérissé de glaçons, est ici couronné de fleurs. Sincèrement, Mademoiselle, à l'heure même que je vous parle, l'on vient de m'envoyer des bouquets d'anémone, d'œillets, de narcisses, de jasmin, de fleurs d'oranger, plus beaux que Melle de Lorme ; et ce qu'il y a de commode ici est que l'on fait des visites à la fin de décembre, sans avoir besoin de feu, que l'on se promène sur le port comme l'on se promène aux Tuileries en juillet, qu'il ne pleut qu'en deux mois une fois, et que le soleil y est toujours aussi pur et aussi clair que dans la saison où il fait naître les roses¹³.

Écrivant à sa parente du bocage normand, Marie-Madeleine de Scudéry tente de lui montrer combien tout est différent, presque exotique, les paysages, la lumière et les gens :

Votre imagination, ma chère tante, saurait-elle se figurer des maisons dont les toits sont plats, un air sans brouillards, point de vaches et point de prairies, mais des chèvres et des montagnes, des champs sans pommiers (vous pensez que je rêve), mais plantés d'oliviers qui sont un arbre nouveau et crochu comme le pommier, quoique d'une verdure moins réjouissante ; les gens d'ici sont vêtus de couleurs vives ; ils sont noirs de peau, juste un peu plus que ma belle-sœur [Madeleine de Scudéry], c'est-à-dire comme des Nubiens, et ils parlent une langue duquel (*sic*) je n'entends pas un mot.

13 Rathery et Bourdon, *Mademoiselle de Scudéry, op. cit.*, p. 172.

Le territoire de Marseille comprenait ainsi une cinquantaine d'agglomérations rurales, dont trente-cinq avaient rang de paroisse, des gros bourgs comme Le Rouet, Sainte-Marguerite et Mazargues, Saint-Just et Sainte-Marthe, ainsi que des villages et des hameaux, où sont disséminées les fameuses bastides. Il s'agit le plus souvent de mas ou de fermettes, mais le même terme désignait aussi bien des « guinguettes » que des châteaux détenus par les grandes familles de la noblesse, comme le fief des Aygalades, réputé pour la qualité de ses eaux (au nord de Marseille), des « folies » bâties par les fortunes du négoce, des grandes propriétés aujourd'hui converties en lotissements pavillonnaires¹⁴. La relation de Georges Martin, prêtre voyageur, vante « la diversité et le nombre de ces jolies bastides qui font mourir les chèvres par leur blancheur de neige. On en compte plus de dix mille sans tous ces beaux jardins d'orangers et de citronniers chargés de fleurs suaves et de fruits aromatiques... Il semble que l'été y rit, puisque le linot et la fauvette s'y font entendre aussi bien que le doux ramage de mille petits oiseaux ». La passion marseillaise pour la villégiature semble donc indéniable. Elle répond au besoin de posséder un refuge lors des épidémies de peste, comme l'indique Thomas Platter. Elle apparaît également liée au besoin de se ravitailler directement et à meilleur marché en volailles, menus grains, légumes et fruits frais. Toutefois, il s'agit surtout de changer d'air, car la ville sent terriblement mauvais en été. On éprouve aussi l'envie de se divertir en famille ou entre amis à la campagne. Le voyageur William Bromley nous rapporte que « lorsqu'il a terminé son travail et que le temps est bon, le marchand met sa femme sur son âne, entre deux paniers, remplis respectivement de son fils et de quelques provisions et se dirige vers sa maison de campagne »¹⁵.

Marseille possède aussi un terroir de mer, puisque le territoire de la ville compte près d'une soixantaine de kilomètres de côtes. Ce littoral très varié, ainsi que les fonctions portuaires de la cité phocéenne, fascinent tous les voyageurs. On pouvait grimper en haut de la Tête de More (où se trouve aujourd'hui le palais du Pharo, construit en 1860 pour l'impératrice Eugénie), promontoire dominant l'entrée du bassin portuaire du côté de Rive-Neuve, mais ce lieu désert et sauvage, où l'on exécutait les condamnés n'attirait pas encore les promeneurs, qui risquaient de rencontrer les Bourras ou pénitents dévalant la pente en portant le corps d'un supplicié dans un murmure de « *de profundis* »¹⁶. Les touristes du xvii^e siècle préfèrent monter jusqu'au sommet de la colline de la Garde, d'où la vue sur le golfe de Marseille apparaît toujours aussi superbe.

14 Voir le catalogue de l'exposition, *Marseille au xvii^e siècle*, Archives communales de Marseille, février-mars 1980.

15 Cité par Venanzio Amoroso, « Gênes et Marseille », *Marseille*, n° 130-131, 1982.

16 André Bouyala d'Arnaud, *Évocation du vieux Marseille*, Paris, Éditions de Minuit, 1959, p. 121.

De là, comme l'écrit Marie-Madeleine de Scudéry, « nous voyons sortir en mer les mille barques des pêcheurs qui vont lever leur madrague, le fanal s'allumer quand vient la nuit et tendre la grosse chaîne qui ferme l'entrée du port ».

Le quai de la Ville, qui bordait la rive nord du bassin, constitue l'une des promenades favorites des Marseillais et aussi des touristes, car chacun y trouve des boutiques de « souvenirs » tenues par des galériens, où l'on achète des objets de corail, mais aussi, nous dit Juvin de Rochefort, « toutes sortes de linge, bas et autres hardes », à condition de ne pas être trop regardant sur la provenance de ces objets... L'animation du port, où se pressent plusieurs centaines de navires et d'embarcations représentait une scène de théâtre à ciel ouvert : manœuvres souvent délicates de mouillage et d'appareillage, de chargement et de déchargement des cargaisons, car l'espace est très restreint ; exposition de marchandises de toute nature et de toute provenance et marins venus de tous les pays. Le spectacle est permanent :

164

des Levantins, Génois, Siciliens, Grecs, vêtus de mille façons bizarres, écrit Madeleine de Scudéry, que nous ne voyons jamais que dans les foires ou dans les images, s'empressent sur le bord à l'entour de leurs marchandises, et leurs esclaves à demi-nus s'agitent dans les cordages, les voiles et les guidons de leurs vaisseaux. Quelques Turcs, plus grotesques, amusent les passants par des sauts périlleux et des inventions d'adresses, et à certaines heures de la soirée, où les gens du bel air se promènent sur le port, deux ou trois filles de ces nations-là dansent des rigodons fort plaisant.

Plus intéressé par la géographie du commerce et des transports que par les cabrioles des Turcs, Thomas Platter qualifie le port de Marseille de « bon », « commode », « sûr et puissamment fortifié ». Il note aussi que l'on peut décharger les navires juste devant les magasins des marchands. Cet étudiant en médecine, sans doute peu délicat, se dit pourtant saisi par l'odeur de pourriture que le bassin exhale, même au début du mois de février :

On prétend qu'en été, écrit-il, la puanteur du port est tellement infecte, qu'il est impossible d'en approcher quand on a l'estomac vide. Effectivement, même pendant ces journées d'hiver, lorsque le temps était beau et relativement chaud, j'ai éprouvé une sensation de malaise à l'approche du port, quand j'étais à jeun... On doit reconnaître que ces mauvaises odeurs sont atténuées par l'inverse parfum qui se dégage des ballots d'épices ; il est issu aussi du goudron qui sert à calfater les coques des navires. Or il se trouve qu'on ne cesse pratiquement jamais d'apposer ce genre d'enduit de poix sur les bateaux qui sont à quai ou en radoub. Le fait est qu'on jette toutes les saletés dans le port, lequel reçoit aussi les produits descendant des égouts ou des puisards de toute la ville, puisque aussi bien celle-ci est en pente, étant située à flanc de coteau et sur une colline.

Platter nous précise que le bassin portuaire est curé avec une machine à roue actionnée par des galériens, sans doute analogue à celle qui figure dans la vue de Marseille par Roussin (1654). Le jeune Bâlois remarque la diversité des produits qui parviennent à Marseille, des plus rares comme les drogues et les épices du Levant, aux plus communs, tels que les oranges, dont les navires déversent des cargaisons entières qui pourrissent parfois sur le quai, avec lesquels les jeunes gens se bombardaient le jour du carnaval. Il reste enfin médusé par le va-et-vient des animaux exotiques, traités comme des objets de commerce : des singes, un léopard « couvert de taches effroyables », des lions et des porcs-épics ou « cochons de mer ».

Marseille était aussi la base navale des galères de France et en même temps une institution pénale avec la population des 10 000 forçats prisonniers sur ce bague flottant au milieu du port, donc au cœur de la ville qui comptait près de 100 000 habitants vers 1690-1700¹⁷. La coexistence d'un grand port de commerce et d'un port militaire au sein du même espace assez restreint (un bassin de 25 hectares) posait un problème perçu avec acuité par Jean-Baptiste Labat : « les gens de guerre et les marchands ne s'accident jamais bien ensemble. J'ai entendu dire à de gros négociants, qui se les galères étaient autre part, les commerce de la ville en irait beaucoup mieux. Les arsenaux du Roi répandent à la vérité de l'argent où ils sont, mais ils ne font du bien que dans les endroits où il n'y a point d'autre commerce ; ils nuisent infiniment aux villes où le commerce est établi et considérable »¹⁸.

Comment de ne remarquer ces navires de guerre qui restent désarmés de l'automne jusqu'au début du printemps, tandis les galériens s'occupent à bord de leurs bâtiments, soit en ville même, où ils peuvent exercer divers métiers sous la surveillance des gardes-chiourmes. Le bruit des chaînes s'entend presque partout à Marseille. Les galériens suscitent les réactions contradictoires des touristes. Certains s'en tiennent à une représentation superficielle, esthétique même. Une galère, vue de loin, c'est très beau : Georges Martin, qui se dit charmé « par la vue de ces grands vaisseaux dorés et azurés, par ces quarante ou cinquante galères volantes ». La palme de la frivolité revient sans conteste à Madeleine de Scudéry qui régale son amie Paulet avec la « plus belle chose que l'on puisse voir » :

les galères, le jour de Noël, qu'elles ont toutes leurs tentes, leurs pavillons et leur banderoles de cent couleurs différentes... Le nom d'esclave, qui est quelquefois si galamment placé et dans des vers d'amour et dans les romans, ne remplit ici

17 Voir André Zysberg, *Marseille au temps du Roi-Soleil. La ville, les galères, l'arsenal*, Marseille, Éditions Jeanne-Laffitte, 2007.

18 Jean-Baptiste Labat, *Voyages du P. Labat, op. cit.*, p. 34.

l'imagination que de grosses chaînes de fer, de bonnets rouges, de camisoles bleues, de têtes pelées, de mines de Turcs et d'autres semblables choses, puisque l'on ne s'en sert jamais que pour parler de trois ou quatre mille forçats que l'on voit toujours sur le port¹⁹.

Des peintres et des graveurs comme Rigaud ont brillamment illustré ce sujet de « la fête des galères ». Certains récits contiennent une description technique, assez froide ou distante. C'est le cas de Thomas Platter, qui décrit les différentes parties de la galère du duc de Guise, compte le nombre des bancs de vogue et des rameurs, observe comment cette mécanique humaine fonctionne et se montre juste surpris par le bruit : « il y avait là-dedans un tel vacarme, écrit-il, dû au tintamarre des chaînes et aux hurlements des galériens, qu'on se serait cru dans un grand atelier de forge, où quantité d'ouvriers tapent simultanément sur les enclumes ». L'étudiant bâlois s'intéresse néanmoins à l'origine des galériens et décrit au passage ce petit « goulag », où il se trouvait un grand nombre de prisonniers de guerre espagnols.

166

Les voyageurs disent leur malaise ou du moins expriment le contraste qu'ils ressentent entre la splendeur des galères et la misère des galériens : « Je ne pouvais imaginer, écrit l'un d'eux, que la prison voguante de quatre cents malheureux fut si dorée, si ornée, d'une architecture si magnifique ». Comme toutes les personnalités, Madame de Sévigné a été reçue à bord de la *Réale* (la galère amirale), où elle a vu « l'exercice et toutes les banderoles, et des coups de canon, et des sauts périlleux d'un Turc »... La marquise considère la galère comme un enfer : « des hommes gémir jour et nuit sous la pesanteur de leur chaînes... J'ai cette image là dans la tête ». Un voyageur lucide et sensible, comme Jean Du Mont, qui visite Marseille vers 1690, à l'apogée de la flotte des galères, témoigne avec véhémence :

Il ne se peut rien voir de plus beau que les galères ainsi parées, comme elles le sont tous les jours de fête et de dimanches ; mais si vous entrez dedans, vous y trouverez la misère même ; des forçats et des esclaves mêlés indifféremment et enchaînés les uns avec les autres, rongés de vermine et de gale, battus du matin au soir, n'ayant pour tout vêtement qu'une méchante espèce de hoqueton large et court, sans bas, sans souliers, sans même un peu de paille pour se coucher. Cependant, il ne vient aucune personne de marque à Marseille, que Monsieur l'Intendant ne la régale de cette vue... On va ordinairement sur la *Réale*, que l'on embellit de tous ses ornements, puis on fait faire la manœuvre aux forçats. Mais, mon Dieu, la pitoyable chose ! Ils commencent par saluer Monsieur l'Intendant, en criant par trois fois tous ensemble : Hou ! Hou ! Hou ! Comme

19 Rathery et Bourdon, *Mademoiselle de Scudéry*, op. cit., p. 172-173.

si c'étaient des ours et non pas des hommes. Après cela, ils dressent une antenne [une vergue], puis ils baissent la tente et la relèvent. Et enfin vient l'exercice qui leur est le plus nécessaire : on leur fait enlever le hoqueton, puis la chemise et, à chaque fois secouer les poux dans la mer et les abattre avec la main. Cela fait, ils remettent leurs habits et les hautbois de la galère donnent un plat de leur métier à la compagnie jusqu'à ce qu'elle sorte. Et alors on salue derechef de trois huées comme auparavant. Cela me fit la plus grande compassion du monde et je sortis de là tout contrit²⁰.

À l'opposé de la légèreté de sa belle-sœur, Marie-Madeleine de Scudéry éprouve d'autant plus de dégoût et de tristesse qu'elle a rencontré un homme de son pays parmi la chiourme. Nous sommes en 1661, ce forçat a été condamné aux galères en 1639 ou 1640, soit vingt années de géhenne, pour avoir pris part à la révolte des Nu-pieds de Normandie, qui se soulevèrent parce qu'ils refusaient la hausse de la gabelle. De la relation du séjour plaisant et coloré à Marseille, l'on bascule vers une autre histoire :

J'avais souhaité voir les galères, écrit-elle à sa tante de Normandie, et Monsieur de Scudéry, qui ne me contrarie en rien, m'y conduisit. La chiourme le reçut là, comme il s'y attendait, avec une pompe extraordinaire, dont j'ai pris ma part ingénument. C'était pour honorer son titre de capitaine entretenu sur les galères du roi. Celle que nous visitâmes était magnifique. Pendant que nous en admirions la belle poupe haute et dorée, un des pauvres rameurs s'approcha de nous, et nous montra de petites badineries en bois qu'il avait sculptées avec un art grossier, et des jouets de plomb pour les enfants, nous priant de lui faire emplette. Je l'interrogeai par curiosité sur ses corvées et sur son industrie. Mais presque aussitôt, j'aperçus qu'en m'écoutant les larmes lui venaient aux yeux. Il me dit qu'à mon parler, il me reconnaissait pour une dame de son pays ; qu'il était de Rouen, et charron, et de ceux que Monseigneur le chancelier envoya, pour la malheureuse rébellion de 1639, servir sur les galères, à l'autre bout du royaume. M. de Scudéry, qui a toujours témoigné une fidélité idolâtre pour la mémoire du cardinal duc [Richelieu] auquel il fut redevable de son gouvernement, se prit à gourmander cruellement ce pauvre homme, pour s'être mêlé à une sédition contre un ministre qui avait poussé si haut la puissance et les armes du roi. J'étais une petite fille de huit ans, quand les Nu-pieds émurent la province ; mais j'ai encore bon souvenir que M. de Martinvast [son père] ne s'arma point de grand cœur contre eux, et ne joignit M. de Tourville [chargé de lever le ban et l'arrière ban de la noblesse

²⁰ Jean Du Mont, *Voyages de Monsieur Du Mont en France, en Italie, en Allemagne, à Malthe et en Turquie*, La Haye, É. Foulque, 1699, p. 163-164.

pour prêter main forte au roi] au dernier rappel ; et toutes les fois que lui mon père (*sic*) ouvre la bouche sur ces tristes années, il me répète que le gros de la noblesse de notre province ne pouvait se résoudre à les frapper, les considérant comme des gens que la faim faisait sortir de leur raison. La barbe hérissée, l'air douloureux et le sort misérable de ce galérien si affamé de notre pays, et qui ne le reverra point, me firent grande pitié. Je pris le plus laid de ses jouets, et je lui mis dans la main une pistole qu'il baisa.

Cette visite humiliante constituait une attraction touristique, qui se combinait avec la découverte des installations de l'arsenal, où l'on construisait, équipait et réparait les galères du roi, presque une ville à côté de la ville, avec ses bureaux, sa maison du roi – où Monsieur l'Intendant donnait des bals et des concerts en recevant le Tout-Marseille, son jardin exotique et cette fabrique de galères, qu'on acheva de démanteler peu avant la Révolution. Il ne reste plus rien de l'arsenal bâti sur les ordres de Louis XIV, sinon de rares vestiges, remplois de poutres et de blocs de pierre dans quelques vieilles maisons. Avec la citadelle Saint-Nicolas et le fort Saint-Jean qui gardent l'entrée du port, cet arsenal disparu représenta l'empreinte la plus forte de la soumission des Marseillais à la volonté de puissance et de gloire du Roi-Soleil : « La première chose que nous vîmes, écrit Jean de Préchac, ce fut le Parc Royal, qui est un bâtiment magnifique, dont le dôme est couvert d'une manière d'ardoise : au plus haut de ce dôme, on a placé une grande fleur de lis de cuivre doré, qui brille extrêmement lorsqu'elle est frappée par les rayons du soleil »²¹. Il s'agit aussi d'un espace dédié aux technologies de pointe, suscitant l'enthousiasme du *globe-trotter* Gemelli Carreri, qui décrit ces bassins de construction navale dotés d'écluses permettant de mettre en œuvre une coque de galère à sec, puis de l'emplir graduellement d'eau avant de lancer le navire dans le port.

Et de la ville, qu'ont-ils vu ? Paradoxalement, les voyageurs se montrent plus prolixes sur le terroir et ses bastides, sur le port, les galères et l'arsenal, sur les fortifications également (les remparts, les portes, les forts et la citadelle Saint-Nicolas), qu'au sujet de la cité elle-même. La topographie urbaine est un thème presque absent, car la plupart des voyageurs sont incapables de se repérer avec précision, de situer des lieux avec exactitude, de savoir le nom des rues et des places, que des plaques ou des inscriptions ne signalaient pas comme aujourd'hui. Les séjours des touristes seraient-ils trop brefs ?

Cependant, quelle que soit la durée de leur visite, presque tous les voyageurs qui voient Marseille, à partir des années 1675-1680, soulignent le contraste entre la vieille ville, très resserrée entre le port et les collines, et les nouveaux

21 Jean de Préchac, *Relation d'un voyage fait en Provence*, Paris, Barbin, 1683, p. 92.

quartiers qui commencent à être lotis et bâtis depuis « l'agrandissement » décidé par le pouvoir royal en 1666. Le P. Labat affirme :

l'ancienne Marseille n'a rien, ou presque rien de beau. Les rues sont étroites, très peu unies, mal pavées, fort sales. On risque d'être couvert d'ordure, quand on y passe de grand matin, ou dès que la nuit commence. Il n'y a presque point de maison qui aient des commodités, et sans autre cérémonie que de crier "passerès", c'est-à-dire, "ne passe t-il personne ?" On jette tout par les fenêtres, et vous vous trouvez avant d'avoir fait dix pas inondé d'ordures.

On ne chicanera pas le dominicain sur sa traduction approximative du provençal (*lou passerès* voudrait plutôt dire *passez au ras de la maison*), sinon pour dire que la pratique consistant à vider les pots de chambre par la fenêtre n'avait rien de spécifique à Marseille et même à la vieille ville.

Néanmoins, les voyageurs ne sont pas tous rebutés par la vieille ville, où ils ne manquent pas de faire leurs emplettes chez les corailleurs et les orfèvres dans les rues marchandes qui avoisinent le port : « Grand nombre d'échoppes en ces lieux » ! s'écrie Thomas Platter :

Là, j'ai acheté de forts beaux objets : de la nacre, des cuillères, des sachets, des boîtes à aiguilles en ivoire, des coquillages, du corail et des plantes maritimes exotiques. Après le repas du soir, j'ai souhaité qu'on fabrique pour moi quelques unes de ces petites sphères de verre décorées de jolies figures, et qui flottent toujours sur l'eau, de quelque côté qu'on les tourne. Ce qui fut accompli à mon intention.

L'artisanat de Marseille est renommé pour toutes sortes d'ouvrages, aussi bien les objets précieux façonnés avec de l'argent, de l'or, de l'ivoire, du corail et toutes sortes de pierres venues d'Extrême-Orient, que des articles plus communs tels que les bonnets et les bas de coton, sans oublier les douceurs, comme les confitures qui sont mijotées avec les fruits de Provence et la cassonade importée du Brésil, puis des Antilles. Au début du XVIII^e siècle, le botaniste Pitton de Tournefort ne manque pas de visiter les principaux marchands de corail, adresse au passage un coup de chapeau à la Chambre de commerce, qui stimule le négoce avec les Échelles du Levant et esquisse le portrait du premier essor de l'industrie marseillaise : « on y raffine parfaitement le sucre de nos Îles d'Amérique. Les savonneries de la ville sont très belles aussi, et non seulement elles consomment les huiles de Provence, mais encore celles que l'on tire de Candie [la Crète] et de Grèce ».

La ville neuve attire irrésistiblement les touristes. « C'est ainsi qu'on appelle la partie qu'on a ajoutée depuis cinquante ou soixante ans à l'ancienne ville », nous dit Jean-Baptiste Labat. « Sa principale rue, qu'on nomme le Cours, parce qu'il y a une rangée d'arbres de chaque côté, est droite, longue et fort large ; les maisons

des deux côtés sont à quatre étages, avec des façades uniformes, et toutes de pierre de taille fort blanches ». Tous les avis sont élogieux, enthousiastes au sujet de la percée de cette nouvelle artère, qui reliait du nord au sud de la ville, la porte d'Aix à la porte de Rome :

Au sortir de l'Hôtel de ville, écrit Jean de Préchac, nous allâmes nous promener au Cours qui est planté de grands arbres. Ces arbres forment une longue allée, si large que sept ou huit carrosses peuvent y passer de front. Au milieu est une fontaine qui jette de l'eau en abondance par plus de vingt gros tuyaux : cette eau vient par un aqueduc qui passe sous la porte de la Ville [porte d'Aix], où le Cours aboutit. Il y a des maisons des deux côtés qui sont toutes neuves, et toutes de même symétrie. La plupart ont de grands balcons de fer peints d'un vert gai. Ils sont soutenus par des statues qui font saillie sur les portes, et se jettent également en dehors. Aux deux bouts de cette promenade, on trouve de grandes rues qui se terminent à autant de portes de la ville, et qui sont croisées par d'autres rues qui se rendent aussi à d'autres portes. Il y en a une d'une structure si ingénieuse qu'elle fait face à trois différentes rues.

170

Ouvert depuis les années 1670, le Cours (aujourd'hui le Cours Belsunce) devient assez rapidement la promenade favorite des Marseillais : « On s'y retrouve pour jouir de la fraîcheur et de l'honnête conversation des dames », écrit Gemelli Carreri. Les gens de toutes les conditions s'approprient ce nouvel espace de sociabilité urbaine. Le P. Labat décrit le plaisant spectacle de la ville qui danse sur le Cours :

C'est dans cette rue que tout le peuple de Marseille s'assemble le soir, pour prendre l'air, savoir des nouvelles, et danser. Les Provençaux, comme tout le monde sait, aiment extrêmement la danse. Leur instrument est le tambourin et le fifre. Le même homme fait résonner ces deux instruments tout à la fois. Le tambour, ou tambourin, n'a que neuf à dix pouces de diamètre, et environ quinze à dix-huit de longueur ; il est attaché au côté gauche avec un cordon assez court ; on ne le bat que d'une baguette, qu'on tient de la main droite, pendant que la gauche est occupée à soutenir le fifre et à en régler les tons. Il ne faut pas grande cérémonie pour assembler les danseurs : à quelque heure que ce soit, le premier qui s'avise de donner un coup de baguette sur un tambourin fait sortir toute la jeunesse des maisons, filles et garçons ; tous quittent la table, et le travail s'ils y sont. Rien ne peut les retenir, il faut qu'ils dansent. J'ai eu souvent le plaisir d'aller à la porte d'Aix, pour voir la vaste étendue du Cours pleine de gens qui dansaient de toutes leurs forces, et qui font en cadence les plus plaisantes postures du monde²².

22 Jean-Baptiste Labat, *Voyages du P. Labat, op. cit.*, p. 30-31.

L'aménagement du Cours marque la splendeur de la cité phocéenne au temps du Roi-Soleil : « Si l'on continue d'y bâtir avec la même magnificence, s'écrie Pitton de Tournefort, elle reprendra bientôt la beauté qu'elle avait du temps des Grecs et des Romains ; car tout ce que nous y voyons de l'ancienne ville est l'ouvrage des derniers siècles, qui se ressentaient encore du mauvais goût et de l'ignorance des Goths »²³.

Il est vrai que l'architecture médiévale, qu'elle soit romane ou gothique, ne suscite guère l'admiration, ni l'intérêt de nos voyageurs du XVII^e siècle. Tout cet héritage leur semble archaïque, à côté des bâtiments flambant neufs de « style jésuite », couronnés par des frontons en forme de temple antique, avec leurs pilastres corinthiens plaqués sur les façades. Pourtant, les Marseillais tenaient à leurs plus vénérables églises, comme les Accoules et Saint-Laurent, où les confréries et les familles de notables possédaient leurs chapelles particulières, où les fidèles n'auraient pas voulu que l'on déplace la moindre pierre tombale, car tous ces édifices sont autant de cimetières, les morts enfouis partout, sous la nef, du seuil au chœur, sous l'autel et même sous le presbytère. La dévotion a joué pour rafistoler les plus vénérables de ces églises, plutôt que le goût pour les voûtes en plein cintre et les croisées d'ogives. Le P. Labat se montre l'un des plus critiques au sujet de la cathédrale, appelée La Major (car dédiée à sainte Marie Majeure), sans doute le plus vieux monument de la Ville, le lieu de mémoire des Marseillais. Or ce passé laisse notre voyageur dominicain parfaitement indifférent :

Cette église n'a rien de beau, écrit-il au sujet de la Major... Il est surprenant qu'une ville aussi riche n'ait pas encore songé à détruire cette vieille mesure et à bâtir en sa place une église plus digne de Dieu qu'on y révère et plus proportionnée au reste de la ville, dont les bâtiments nouveaux et beaucoup des anciens sont très beaux. Si cette pièce était recommandable par quelque autre endroit que par sa vilaine structure et la barbarie du siècle où elle a été faite, je leur pardonnerai le soin qu'ils ont de la conserver²⁴.

À chaque fois, l'intérêt des visiteurs de la cathédrale se focalise sur les reliques, dont Grangier de Liverdis donne la liste détaillée :

Là est le chef de saint Lazare dans une chasse d'argent doré d'une pesanteur considérable et merveilleusement bien travaillée : aux deux côtés sont représentées Marthe et Madeleine, les deux sœurs ; le chef de saint Cannat, deuxième évêque de Marseille, enchassé (*sic*) en argent doré, trouvé depuis

23 J. Pitton de Tournefort, *Relation d'un voyage du Levant*, op. cit., p. 7.

24 Jean-Baptiste Labat, *Voyages du P. Labat*, op. cit., p. 27.

quatre ou cinq cents ans, après du grand autel... des reliques de saint Antonin, des vêtements de la Sainte Vierge et des saints Innocents. Dans la sacristie, l'on m'y a fait voir le pied de saint Victor qui lui fut coupé par l'ordre du Tyran, pour en avoir abattu l'idole qu'on lui avait voulu faire adorer, et qui paraît aussi frais, comme si la chose venait d'être faite ; le bras du même saint, et celui de saint Adrian, un chef d'une des compagnes de sainte Ursule enchassé en argent ; comme aussi un bras de saint Cannat, une dent de saint Pierre avec quelques poils de sa barbe, une doigt de sainte Marthe et de saint Antoine de Padoue, le bras droit de la Magdelaine²⁵...

Un grand siècle semble séparer le voyage de Grangier de Liverdis, effectué vers 1660, encore la belle époque de la réforme catholique, surtout à Marseille, et l'époque du P. Labat, qui se promène quarante ans plus tard, dans les mêmes lieux, mais avec une autre sensibilité, qui appartient déjà au siècle des Lumières.

172

Après la cathédrale, Saint-Victor constitue l'étape obligée du circuit des sanctuaires marseillais. Ce couvent bâti comme une forteresse déconcerte Jouvin de Rochefort, car il « ressemble à quelque château fermé de murailles munies de tours, sur le haut desquelles on peut se promener comme sur les remparts d'une ville ». Préchac nous informe que cette abbaye « est un des plus considérables bénéfiques qui soient en France, tant pour son revenu, qui est de soixante mille livres de rente, que pour son antiquité et le grand nombre de reliques qu'on y conserve. On prétend qu'il y a plus de trois cents corps de saints ». Malgré le déclin spirituel de cette abbaye bénédictine, trop riche et incapable de se réformer – à la différence d'autres maisons du même Ordre, la ferveur des pèlerins ne cesse pas pour autant. Les visiteurs affluent toujours dans les cryptes de l'abbaye, afin de voir la grotte où la Madeleine s'abrita avant de gagner le refuge de la Sainte-Baume ; celle où fut enseveli le soldat romain Victor, martyr au temps de l'empereur Maximin, saint patron de Marseille ; celle enfin contenant les tombeaux des Sept Dormants, qui ne se réveilleront qu'au triomphe complet du christianisme sur le monde. Du 21 au 23 juillet, jours de Victor, Madeleine et Cassien, le fondateur primitif de l'abbaye, les processions partent de Rive Neuve, traversent le port pour aller à la Major, d'où elles revenaient vers Saint-Victor, accompagnées par la foule en liesse. On y fête aussi la Chandeleur, en allumant le « feu nouveau » avec des cierges de cire verte qui brûlent devant la statue de la Vierge Noire. C'est pendant l'octave de cette fête, que les Marseillais croquent les « navettes »,

25 Balthazar Grangier de Liverdis, *Journal d'un voyage de France et d'Italie*, Paris, M. Vaugon, 1667, p. 106.

des petits pains fendus dont la forme rappelle aussi l'embarcation des Saintes-Maries. Tous ces éléments se retrouvent dans les relations de voyages, sans que leurs auteurs émettent le moindre doute ou la moindre critique. Même le protestant Thomas Platter, si attaché aux choses concrètes, nous dresse l'inventaire des reliques, qu'il numérote, sans nous faire grâce d'aucune chasse, d'aucun morceau du corps de tel ou tel saint ou sainte, décrivant le tout par le menu avec les explications *ad hoc* extraites de la « Légende dorée ». Nous avons aussi droit à l'histoire du puits, que l'on racontait aux touristes dans le cloître de Saint-Victor : Satan s'étant glissé comme cuisinier parmi les moines, il fut découvert et jeté dans ce puits, où en tombant, il laissa la marque de ses griffes sur la margelle.

Depuis Saint-Victor, s'il en avait encore le temps et la force, le touriste accompli se rend à la chapelle de Notre-Dame de la Garde, dont les murs sont tapissés d'*ex-voto* : des tableaux « représentant les effroyables malheurs que Notre-Dame a détournés », des maquettes de bateaux, un bric-à-brac d'objets hétéroclites, dont des béquilles et même des chaînes de forçats, tout cela offert en action de grâce. Voisine du sanctuaire, Marie-Madeleine de Scudéry s'habitue à la foule des gens qui viennent prier la Vierge, en montant par le chemin de croix qui balise le sentier conduisant au sanctuaire. Un jour, elle fait une rencontre aussi inattendue et troublante que celle du galérien normand :

un pèlerin, écrit-elle, qui grimpait vers nous pieds nus, en récitant dévotement des oraisons ; un autre le suivait portant ses chaussures, et je jugeai à leurs vêtements que c'étaient des marinières. Ces bonnes gens arrivèrent à la porte de la chapelle, comme on venait de la fermer. S'adressant à moi, après nombreuses révérences, ils me dirent qu'ils étaient venus pour accomplir un vœu et faire offrande à Notre-Dame de la Garde d'un petit navire merveilleusement travaillé qu'ils me présentèrent. L'habileté et la finesse de cet ouvrage, où se comptaient avec exactitude les plus petites pièces d'un gros vaisseau, me parurent incomparables, mais je les trouvai cent fois plus habiles encore, quand ils m'apprirent qu'ils étaient de Granville. Ah ! ma chère tante, la belle langue que le patois de Granville et qu'elle me sonne bien aux oreilles ! Des Normands à trois cents lieues de la Normandie, j'avais envie de les appeler mes cousins. Ils me racontèrent que s'étant aventurés dans cette mer pour faire l'échange de la morue sèche contre l'huile d'olive, ils avaient été assaillis d'une horrible tempête qui avait rompu leur mât et enlevé leur gouvernail ; qu'en cette extrémité, ils s'étaient voués à Notre-Dame de la Garde, laquelle les avait sauvés d'une perte certaine. Après avoir écouté de récit, je me fis apporter par Berthelet la clef de la chapelle, où ils suspendirent eux-mêmes à la voûte leur navire, parmi d'autres semblables qui y figurent autant de lampes.

La présence de ces matelots granvillais n'a rien de fortuit, car Marseille est un port de décharge pour la morue sèche, pêchée et préparée à Terre-Neuve, que les terre-neuvas bretons et normands apportent dans les ports méditerranéens, jusqu'en Italie du Sud et en Sicile, d'où ils repartent en emportant de l'huile, du savon, des agrumes, des fruits secs et du vin. La morue sèche est un produit très recherché dans les pays du Midi en période de carême, qui se vend à bon prix et s'accommode de façon savoureuse, notamment sur la table provençale (la fameuse brandade). Suivant l'exemple de Saint-Malo, les armateurs de Granville, port de grande pêche très actif de la côte ouest du Cotentin, s'initient à ce trafic très rémunérateur, mais dangereux aussi, car il faut franchir le détroit de Gibraltar et traverser une partie de la Méditerranée occidentale en plein hiver, ce qui n'est pas une partie de plaisir. Ces matelots normands n'ont pas imploré en vain la Bonne Mère des marins de Marseille. C'est le langage du terroir et non pas le français, qui sert de signal de reconnaissance entre gens originaires du même pays.

174

Comment se faire comprendre à Marseille ? Française depuis 1481, Marseille restait une cité où tout le monde s'exprimait en provençal, mais devait recourir au français de façon épisodique. Le journal tenu pendant un demi-siècle (1674-1726) par le marchand bonnetier Jean-Louis Guey témoigne de la rencontre de ces cultures, de la coexistence entre la langue parlée, le provençal, et la langue écrite, le français²⁶. La première reste le moyen d'expression au quotidien, en famille, aux champs et à l'atelier, tandis que la seconde doit désormais être employée dans tous les contrats écrits, dans les actes officiels et dans la correspondance commerciale. Jean-Louis Guey écrit ainsi en français avec des emprunts au provençal. « Le dialecte marseillais affleure partout », observe Jean-Claude Bouvier²⁷. Il est présent de façon phonétique, quand le « l » se substitue au « r » : Guey dit qu'un terrain a été « alpenté » ; que le peuple mange des « saldes », qui sont des sardines. Cette influence de la langue d'oc apparaît aussi dans la syntaxe, lorsque « son » est mis à la place de « leur », par exemple, les jésuites « logés en son couvent » ; ou encore le « se » est employé pour toutes les formes réfléchies, comme : « sy sommes allés abité à Saint-Chamas », au lieu de nous sommes allés... Cependant, l'influence la plus marquée est celle du lexique provençal. C'est le cas pour les maisons que l'on entretient, notamment de la chère bastide paternelle :

26 Georges Reynaud, *Mémoires d'un bourgeois de Marseille (1654-1727). Transcrits et adaptés d'après la version de J.F. Thénard (1881) avec une introduction et des notes*, Marseille, Comité du Vieux-Marseille, 2002.

27 Jean-Claude Bouvier, « Culture française et culture provençale. La langue des mémoires d'un bourgeois de Marseille », dans *Marseille au XVII^e siècle. Actes du X^e colloque du CMR 17*, publiés dans la revue *Marseille*, n° 122, 1980, p. 155-162.

ledit jour [17 avril 1684] a pris fait à Me Jean-Pierre masson de raccomoder le bâtiment, scavoïr faire une muraille metresse du couté du levant, bastie de terre, chaud et sable, les deux coint rebouqués [crépis] et plané ledit bâtimant et petit étable de dans et deors, chaud et sable, et bien engrané par dehors, commoder le couvert, cheminée, foyer et degres, pavé de malons [carreaux] le debas [rez-de-chaussée] et abatre les rochers qui pare faire un gié de gipt [jet de plâtre] a la salle et pleusiers autres réparations nécessaires dans led. bâtiment, moinant le pris de trante trois livres, et led. metre ne forny rien que ces mains.

Le travail de la terre fait aussi appel largement au provençal : une vigne est « espodasée », c'est-à-dire taillée par les hommes besognant sous les ordres du « capoulié ». Des mots de la mer sont aussi tirés du provençal : Guey dit qu'un navire est « avaré » ou lancé, tandis que le « labeh » est le vent du sud qui désempare les voiliers.

Jusqu'au milieu du xvii^e siècle, les notables marseillais concluent des marchés et se divertissent en provençal, se souciant peu du français. Reçue vers 1645 par les dames de la noblesse urbaine, Madeleine de Scudéry est navrée de ne prendre aucune part à la conversation, car « de tout ce grand nombre de femmes, écrit-elle à son amie Paulet, il n'y en a pas plus de six ou sept qui parlent français ». Trente ans plus tard, comme le remarque Michel Vovelle, Madame de Sévigné s'étonne de beaucoup de choses, mais ne dit pas un mot au sujet de la langue : un cap est passé, car le français s'est aussi imposé dans les salons de Marseille, même s'il subsiste une littérature en langue provençale et des imprimeurs pour l'éditer²⁸. Visitant Marseille en 1706, Jean-Baptiste Labat souligne l'évolution qui s'est produite au cours de la seconde moitié du xvii^e siècle :

ils sont idolâtres de leur langage. Il y a cinquante ou soixante ans qu'on y entendait le français comme à peu près le haut-allemand. On l'entend mieux à présent, et même on le parle ; et ceux qui s'en mêlent le parlent fort correctement. Cependant, un prédicateur bien au-dessous des plus médiocres, qui prêche en provençal, effacera à coup sûr les plus éloquents qui prêcheront en français. J'ai été le plus souvent qu'il m'a été possible entendre un père de l'Oratoire, qui prêchait en provençal à l'église Saint-Nicolas. Il n'était pas nécessaire de sonner le sermon, l'église était pleine deux ou trois heures avant qu'il songea à monter en chaire. Pour mon malheur, je n'entendais pas assez la langue pour découvrir toute la beauté du discours ; mais le prédicateur joignait à ses paroles des gestes si naïfs et des tons si expressifs, que je perdais peu de choses de ce qu'il disait.

²⁸ Michel Vovelle, « Jalons pour une histoire culturelle de Marseille au xvii^e siècle », dans *Marseille au xvii^e siècle. Actes du X^e colloque du CMR 17, op. cit.*, p. 47-59.

J'ai apporté à Paris un livre de prônes en cette langue, dont les expressions et les manières de tourner l'Évangile sont d'une vivacité et d'un goût où il n'y a que les Provençaux qui puissent arriver²⁹.

Somme toute, encore un état d'équilibre : l'usage du provençal reste vivace, tandis que le français commence à s'imposer dans les actes de la vie quotidienne et même à l'église.

Marseille, cité d'Orient ? Depuis la Massalia gréco-romaine jusqu'à la ville du Roi-Soleil, Marseille apparaît comme le trait d'union entre Levant et Ponant : elle accueille et intègre les Normands autant que les Arméniens. Les relations de voyages saisissent la relation de proximité de la ville et du port avec la Méditerranée orientale et le Maghreb. Un négociant écrit vers 1725 : « quoique Marseille soit en France, on peut la regarder comme la petite Turquie, la petite Italie, la petite Barbarie, et un abrégé de tous ces pays-là en bien et en mal. En un mot, Marseille, par la vie voluptueuse qu'on peut y mener, est le paradis de Mahomet ». Le paysage urbain de Marseille est aussi cosmopolite : « avec ses moulins semblables à ceux de Gallipoli, son commerce levantin, ses galères, ses forçats, ses ruelles de casbah, elle devait ressembler à une forteresse de Barbarie beaucoup plus qu'à une ville du royaume des lis »³⁰. Madeleine de Scudéry se représente Marseille comme une escale du Levant. Tout l'Orient lui semble à portée de vue, quand elle se promène sur le port, lorsqu'elle écoute des histoires de harem et de sultans amoureux, des turqueries, des contes de sérail évoquant les belles captives enlevées par des Maures, que délivrent d'intrépides chevaliers de Malte : « Cette pensée, écrit-elle dans une formule saisissante, sent un peu le voisinage d'Alger ». Ces impressions romanesques s'épanouissent dans les salons du « bel air » marseillais. Écrivant à sa fille le 25 janvier 1673, Madame de Sévigné évoque « la foule des chevaliers [de l'Ordre des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem ou chevaliers de Malte] qui vinrent hier soir... des noms connus, des Saint-Hérem, des aventuriers, des épées, des chapeaux du bel air, des gens faits à peindre, une idée de guerre, de roman, d'embarquement, d'aventures, de chaînes, d'esclaves, de servitude, de captivité : moi qui aime les romans, tout cela me ravit et j'en suis transportée ». Jean de Préchac insère à la suite sa description de Marseille, le récit d'un marchand nommé Dulac, trafiquant tantôt au Caire, tantôt à Alep et surtout à Smyrne, où il tombe amoureux d'une captive circassienne, qui s'est évadée providentiellement après un naufrage. Ce marchand est si

²⁹ Jean-Baptiste Labat, *Voyages du P. Labat, op. cit.*, p. 31-32.

³⁰ André Bouyala d'Arnaud, *Évocation du vieux Marseille, op. cit.*, p. 37.

épris qu'il abandonne son épouse marseillaise (laquelle s'enferme dans un couvent par désespoir), afin de filer le parfait amour au Levant avec sa belle orientale.

Cette histoire romanesque possède sans doute un fond de vérité. La Chambre de commerce de Marseille mettait en garde les jeunes marchands contre les tentations qui s'offraient dans les comptoirs des Échelles du Levant, au sujet desquelles le botaniste Tournefort écrit en connaisseur : « il ne faut qu'être sage en Levant pour gagner du bien, et surtout il faut éviter le commerce des Grecques, qui sont les plus dangereuses femmes du monde ». Le P. Labat perçoit cette empreinte orientale de la société marseillaise : « Les voyageurs sur mer et le commerce continuel qu'ils ont avec les Levantins, dont les manières sont diamétralement opposées aux nôtres, leur ont fait prendre beaucoup de choses des mœurs asiatiques et africaines »... Cette mixité des cultures entre Orient et Occident n'a cessé d'enrichir Marseille depuis sa fondation, comme en témoigne la grande exposition *L'Orient de Provençaux* de 1982. À l'époque hellénistique, les déesses Cybèle et Isis débarquaient sur les quais de Massalia. Vingt siècles plus tard, des tartanes apportèrent à Marseille les personnages en faïence des grandes crèches napolitaines, qui servirent ensuite de modèle aux santons. Il semble ainsi remarquable que nos touristes, entre âge baroque et âge classique, aient saisi et compris cet espace urbain, la plus ancienne ville de la France, comme un espace métissé où toutes les cultures faisaient plutôt bon ménage.

POSTFACE

Denis Maraval

Il n'est pas très facile de succéder à la crème des historiens réunis par Francine-Dominique Liechtenhan pour rendre hommage à Emmanuel Le Roy Ladurie. Une postface de ma part peut sembler incongrue, puisqu'un éditeur a plutôt vocation à rester dans l'ombre qu'à se faire valoir lui-même. J'ai donc été tenté d'abord de décliner l'offre de conclure ce volume et d'esquiver un pari en plus : tenir compte de trois générations de chercheurs. Comment ne pas faire de jaloux ?

Comme Dominique insistait et comme j'éprouve pour Emmanuel Le Roy Ladurie une affection qui ne nuit en rien à l'admiration, j'ai fini par accepter, à la condition que je n'aurais à produire qu'un témoignage qui pourrait apporter un peu de lumière sur l'homme et son « fonctionnement » : il est vrai que le métier d'éditeur n'est pas, là-dessus, le plus mauvais poste d'observation...

Je vais donc égrener quelques souvenirs et anecdotes qui me paraissent exemplaires.

Comme tout étudiant d'histoire, j'avais lu une partie des *Paysans de Languedoc* où j'avais observé que l'érudition n'était pas nécessairement aride et qu'elle pouvait donner à penser voire à rêver... *L'Histoire du climat depuis l'an mil* avait été l'un des deux ou trois livres qui m'avaient montré à quel point « l'histoire batailles » et « l'histoire politique » pouvaient paraître pauvres comparées aux voies inédites que pouvait ouvrir la « nouvelle histoire ». Plus tard, alors que j'étais un jeune éditeur, j'avais été émerveillé (et très envieux) du fabuleux succès de *Montaillou* : il m'avait enseigné une chose, que l'excellence de l'historien et de son travail ne s'opposaient pas au succès, bien au contraire. Je n'ai, depuis lors, jamais changé d'avis, car cette maxime s'est pour moi constamment vérifiée durant les 25 années où j'ai dirigé les collections chez Fayard.

Lorsque je suis entré dans cette maison en 1985, une belle surprise m'attendait : Claude Durand avait signé un contrat avec... Emmanuel Le Roy Ladurie pour ses projets sur les Platter. Les livres ne sont pas venus tout de suite, BN (pas encore BnF) oblige, mais ils ont été écrits jour après jour, et j'ai fini par publier une quinzaine d'ouvrages de l'illustre historien, pour certains sur des sujets tout à fait inattendus. Cela fait de Fayard l'éditeur principal de

l'un nos plus féconds auteurs : trois volumes relatifs aux Platter, quatre sur le climat, le grand travail sur Saint-Simon et la Cour, le volume *Ouverture, société et pouvoir* [...] dans l'histoire, la suite des écrits de Pierre Prion, etc., etc. Ce traitement de faveur qu'il nous a réservé, nous ne l'avons pas obtenu en le couvrant d'or au moyen d'à-valoirs élevés – ce qui pourtant aurait été justifié ces livres se vendent très bien ici comme à l'étranger – mais juste parce que nous avons noué au fil des années un très fort lien de confiance et d'amitié. Emmanuel est en effet, sur le plan des relations humaines aussi, un homme de la longue durée ; il ne se laisse pas apprivoiser facilement, car il est très attaché à sa liberté. Il faut avoir avec lui un commerce au long cours, lui consacrer du temps et ne jamais lui prêter une oreille distraite, car il y a toujours quelque chose à saisir derrière des propos en apparence sinueux et décousus ou encore portant sur des sujets à très long terme. Il faut aussi savoir que c'est un esprit universel et insatisfait. Pour notre plus grand bonheur, il n'estime jamais une recherche ou une enquête closes ; ses dossiers restent ouverts en permanence. Une anecdote : le comportement obscurantiste des grands médias lors de la tempête de décembre 1999, qui n'avaient pas même pensé à interroger un historien pour savoir si cet événement avait ou non des précédents, m'a conduit à interroger Emmanuel là-dessus et m'apercevoir qu'il continuait à nourrir un dossier « Climat » depuis les années 1960. Notre conversation m'a montré que le sujet le passionnait toujours et qu'il serait partant pour une nouvelle aventure éditoriale sur l'histoire du climat. Résultat dix ans plus tard : quatre livres et bientôt cinq qui ont entièrement fondé une discipline aujourd'hui indispensable aux sciences dites dures et propre à éclairer les débats sur le réchauffement.

Emmanuel est aussi l'opposé de l'historien spécialisé rigoureusement dans une époque, dans un espace et dans une approche et/ou dans une méthode. Tantôt, il estime que c'est le politique qui prime (*L'État royal*), le religieux et le social (*Montaillou*) qui l'emportent, ou encore le système des représentations qui comptent le plus (*Saint-Simon ou le Système de la Cour*). De la même façon, il refuse l'enfermement chronologique, ce qui donne les magnifiques résultats que vous connaissez tous. C'est le corollaire de l'ouverture permanente des dossiers. Cette générosité intellectuelle, cette ouverture aux travaux des autres, cette curiosité toujours en éveil ont fait vivre un éditeur généraliste comme moi dans un climat d'ouverture enthousiasmant. Qui m'a fait connaître l'existence du livre de René Weiss sur les derniers cathares de Montaillou ? Nul autre qu'Emmanuel. Qui insiste pour que la contribution de tel ou tel collaborateur spécialisé soit bien mise en valeur sur la couverture des livres, au risque d'agacer l'éditeur qui préfère toujours mettre en avant exclusivement le nom d'un auteur célèbre ? Encore Emmanuel !

Une telle capacité à partager et à dialoguer, chez un homme capable de se mettre à l'allemand à 60 ans pour comprendre la très difficile langue de la famille Platter, de s'emparer de sujets où il y a parfois plus de coups à prendre que de lauriers à recueillir de la part des collègues, tout cela montre bien que nous avons affaire à un historien hors du commun d'une culture et d'une curiosité universelles. Là est le secret : Emmanuel Le Roy Ladurie donne et partage parce qu'il possède beaucoup.

TABLE DES MATIÈRES

429

Avant-propos	7
Francine-Dominique Liechtenhan	
Régions	11
Emmanuel Le Roy Ladurie	

PREMIÈRE PARTIE

LE CLIMAT, L'HISTOIRE ET LE CHIFFRE

Le climat au Moyen Âge : Italie du Nord, XI ^e -XIII ^e siècle	43
Luca Bonardi	
Climat et mortalité en France, de l'Ancien Régime à l'époque actuelle	53
Daniel Rousseau	
Climate Change: Observations, Projections, and General Implications for Viticulture and Wine Production	61
Gregory V. Jones	
Trente ans de nouvelle histoire anthropométrique (1979-2009) : esquisse d'un bilan	81
Laurent Heyberger	

DEUXIÈME PARTIE
AUTOUR DES PLATTER

Emmanuel Le Roy Ladurie, les guerres de Religion ou quelques lignes de force d'une pensée de l'histoire	99
Denis Cruzet	
Du rêve à l'Enfer : Érasme et Bâle	113
Marie Barral-Baron	
Fabrique et usages de l'image de Genève dans les écrits de Calvin	133
Nathalie Szczech	
L'œil du touriste à Marseille : de l'étudiant bâlois Thomas Platter (1597) au dominicain aventurier Jean-Baptiste Labat (1706)	155
André Zysberg	
430 Thomas Platter le Jeune à la découverte de la Catalogne	179
Bertrand Haan	
<i>Cool Britannia</i> (1599) : poète, médecin, et Jules César à Londres	191
René Weis	
Imaginer la boutique de la famille Mendès	203
Anne Zink	

TROISIÈME PARTIE
NOBLESSE ET SOCIÉTÉ

Le système de la Cour avant Saint-Simon : Le rang et le sang aux XII ^e et XIII ^e siècles	221
Martin Aurell	
Le secret et le public à la cour de France : un système de gouvernement	241
Lucien Bély	
Le duc de Choiseul et le « système de la Cour »	249
John Rogister	
Une histoire tirée par les cheveux. Le jour où Louis XIV décida de porter la perruque... ..	257
Joël Cornette	
Coups d'État féminins et hiérarchie de cour en Russie au XVIII ^e siècle	271
Francine-Dominique Liechtenhan	
Rêves et sommeil de la raison	289
Patrice Higonnet	

Utopie populaire et la désacralisation de l'image royale pendant la Révolution française 315

Ouzi Elyada

Conflits nobiliaires à la cour de France. Édition critique des *Réflexions et considérations* de Boulainvilliers contre le *Mémoire des formalités* de Saint-Simon (1713) 331

Diego Venturino

QUATRIÈME PARTIE

ITINÉRANCES

De Uppsala à Jérusalem : l'itinéraire de Frédéric Hasselquist (1722-1752) 375

Dominique Bourel

Le Grand-Justicier et l'*Arbre de justice* : considérations sur la « justice retenue » sous l'Ancien Régime 385

Paolo Alvazzi del Frate

Emmanuel Le Roy Ladurie en Italie. L'homme, l'historien et son œuvre 395

Andrea Martignoni

La perception de l'œuvre d'Emmanuel Le Roy Ladurie en URSS et en Russie ... 407

Pavel Ouharov

Postface 423

Denis Maraval

Tabula gratulatoria 427

Table des matières 429

431

HISTOIRE, ÉCOLOGIE ET ANTHROPOLOGIE Table des matières

Le 19 juillet 2009, Emmanuel Le Roy Ladurie fêta son quatre-vingtième anniversaire dans l'intimité familiale. Pour ses amis, collègues et élèves, auxquels s'associa une jeune génération de chercheurs inspirés de l'œuvre de ce grand historien, un colloque et un ouvrage en son hommage s'imposaient.

Les contributions consacrées à son œuvre présentent des bilans et des ouvertures vers de nouvelles recherches, la thématique s'échelonnant du Moyen Âge à l'époque contemporaine. Une large place est accordée à l'histoire du climat, à la démographie et à l'anthropométrie.

La deuxième partie de ces hommages est consacrée au *Siècle des Platter*. Les journaux de cette fratrie se prêtent à l'histoire comparée, leurs récits offrant d'impressionnants tableaux de l'Europe du XVI^e siècle. Le système de cour occupe une importante partie de cet ouvrage, une attention particulière étant portée aux femmes dans la hiérarchie princière, au cérémonial et aux apparences. Le contrecoup révolutionnaire s'articule logiquement avec une analyse dépréciative du système de cour.

Ce recueil se clôt sur des réflexions sur les retombées de l'œuvre d'Emmanuel Le Roy Ladurie à l'étranger, où sa pluridisciplinarité influença des générations d'historiens, ceci dans les pays les plus lointains.

Couverture : Lucas Van Valckenborch (ca 1535-1597), *Paysage de printemps (mai)*, huile sur toile, 1587, Vienne, Kunsthistorisches Museum © La Collection/Imagno

